

# JOURNAL DU DIABLE

RÉDACTION

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

RÉDACTION

PLUTON.  
MINOS.  
EAQUE.

RHADAMANTHE  
VULCAIN.  
CYCLOPE.



Rédacteur en chef : LUCIFER.

Bureaux : 16, rue Palais-Grillet

Ouverts tous les jours, de 9 heures à midi.

BOITE : RUE TUPIN, 31

ASTAROTH. MÉPHISTO.  
CRICRI. ARRACHEFAUXCOL.  
TRILBY. CAPRICORNE.

A Paris, dépôt du Journal : chez M. Strauss, rue du Croissant, bureau du *Moniteur*

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer

à huitaine

**IRRÉVOCABLEMENT**

LE BEAU ROMAN

## LE MÉDAILLON INFERNAL

### LUCIFER AUX LYONNAIS!

Le vent est à la guerre. Lyon, la ville paisible par excellence, s'attend à assister à un combat renouvelé du Moyen-Age. L'orage a soufflé au duel, et pour être sûr, il faut vous en parler.

D'abord, je vous avertis que je laisse de côté les adversaires et l'origine du conflit; ceci ne nous regarde pas, et entre l'arbre et l'écorce, vous savez.....

Il y a probablement des torts, mais je me garderai bien de dire de quel côté je les trouve, pour ne désobliger personne, et je ne voudrais pas, au sortir d'une bonne leçon de laidoirie contre le duel, pour vous prouver l'excellence de mon raisonnement, aller, assisté par deux de mes amis, avec une aiguille à tricoter ou un pistolet à surprise dans la main, essayer de détériorer un égaré un instant, qui peut-être sera plus tard mon meilleur ami.

La guerre, de nos jours, est un état normal. Dans cette vie tout est lutte, tout est combat; la défiance est en reine sur l'espèce humaine qui chaque jour fait de nouveaux progrès dans l'amélioration de ses mœurs.

Guerre aux porte-monnaie! crient les restaurateurs et les cocottes.

Guerre à l'humanité! hurle Loyola en poursuivant dans l'ombre son but invouable.

Guerre par ici, guerre par là, guerre partout, chacun se fusille, se massacre et s'étouffe pour conquérir quoi?... Un peu de métal!...

Chimère que nous nommons l'or, qu'es-tu donc?...

« Homme! Je suis le talisman qui te permet de satisfaire tes passions, de contenter tes vices, d'étayer ta paresse et de te gonfler d'orgueil!... Je suis le roi des rois, et mon sceptre est à l'abri des révolutions et des cataclysmes!!!... Je suis le dieu du jour!!!... »

Ainsi parlerait l'or, si nous l'apostrophions, et il dirait la vérité; car je ne suppose pas que l'or soit menteur: lui seul tient ce qu'il promet à ceux qui ont su se le rendre favorable.

La vie est une guerre, un duel continuel; mais c'est un duel comique dans lequel les blessés en réchappent toujours; et même avec une cuirasse philosophique on défie les coups du destin.

Un premier duel n'est pas une affaire; un second duel commence à vous faire une réputation, (je ne dis pas de quoi), un troisième prouve un esprit querelleur, un quatrième dote de l'épithète bien méritée de spadassin, un cinquième vous acquiert le titre glorieux de coupe-jarret, et mon avis est qu'au sixième duel on devrait guillotiner le fou furieux qui se permet de venir aussi souvent jeter la perturbation dans le monde.

Un duel est aussi nécessaire que de prendre un ruineuse maîtresse, de faire une lettre de change fausse, d'abandonner sa femme et ses enfants, ou de tuer son meilleur ami.

Quand il n'y a pas mort d'homme, quand l'épée n'a pas fait son devoir ou que la balle inintelligente n'a fracassé qu'un membre, l'honneur n'est que fort peu satisfait.

Le duel est une partie le plus souvent dirigée par le hasard, où chaque adversaire met sa vie pour enjeu. Pourquoi alors ne pas jouer cette partie à l'écarté, en cinq points ou au piquet en cent cinquante?

Ce serait beaucoup plus loyal, attendu que souvent l'un des deux adversaires spéculait sur son adresse de spadassin pour se tirer d'un guet-apens qu'il a tendu afin de satisfaire sa jalousie ou sa vengeance. Si à un duelliste enragé on proposait, pour rendre la partie égale, de le faire attacher avec son adversaire à la gueule du canon-monstre de l'Exposition, vous pouvez être sûr d'avance que l'affaire n'aurait pas de suite et que l'on s'arrangerait à l'amiable.

Je ne veux vous citer qu'un fait arrivé en 1866 dans notre bonne ville de Lyon. Deux amis s'étaient provoqués, un duel était arrêté. Les combattants et les témoins se rendent aux Brotteaux, près du Parc, pour se munir de pistolets; les pistolets avaient déménagé. On se rend dans une baraque de tir et en désespoir de cause, on allait se fusiller avec des carabines système Flaubert, quand un des témoins, plus avisé, proposa pour arranger l'affaire une partie de piquet en cent cinquante sans revanche ni repentir. Le perdant, quel qu'il fût, reconnaîtrait qu'il avait tort, et perdrait en outre la somme de cent francs qui serait destinée à faire un dîner. La partie eut lieu, le dîner se fit, personne ne fut détérioré et tout le monde resta bons amis. Cette issue n'est-elle pas préférable à ce qu'on fait ordinairement, attendu que le résultat est le même sans aucun des désagréments?

Pour terminer, en forme de conclusion je veux vous citer le monologue spirituel que Claude Tillier met dans la bouche de Benjamin Rathery provoqué en duel par M. de Pont-Cassé, un vaillant mousquetaire:

« Il faut, dites-vous, qu'un homme provoqué en duel se batte; mais, s'il vous plaît, où cela se trouve-t-il? »

« Que! si des meurtriers de grand chemin m'arrêtaient à la corne d'un bois, je ne me ferais aucun scrupule de leur échapper au moyen de mes bonnes jambes, et quand c'est un meurtrier de salon qui me met un cartel sous la gorge, je me croirais obligé d'aller me jeter sur la pointe de son épée! »

« Mais alors, qu'est-ce donc que la vie? ce n'est donc plus un bien sans lequel tous les autres sont fort peu de chose? »

« Et aussi, qu'est-ce donc que ce public qui s'établit juge de nos actions? Un lâche qui prêche la témérité. Supposons qu'au lieu de moi Benjamin Rathery, ce soit lui, le public, que mon adversaire provoque en duel, combien y en aura-t-il parmi cette foule qui oseront accepter son défi? »

« Au Moyen-Age, le duel avait au moins un motif; il était la conséquence d'une idée religieuse: nos grands parents croyaient Dieu trop juste pour laisser tomber l'innocent sous les coups du coupable, et l'issue du combat était regardée comme un arrêt d'en haut; mais chez nous, qui sommes, grâce au ciel, bien revenus de ces folles idées et qui ne croyons à la justice temporelle de Dieu que sous bénéfice d'inventaire, comment le duel peut-il se justifier, et à quoi sert-il? »

« Que le cannibale des îles du nouveau monde égorge des hommes de sa couleur pour les faire rôtir et les manger quand ils seront cuits à point, je conçois cela; mais toi, duelliste, cet homme que tu provoques, quand tu l'auras tué, à quelle sauce mangeras-tu son cadavre? Tu es plus coupable que l'assassin que la justice condamne à mourir sur l'échafaud: lui, du moins, c'est la misère qui le pousse au meurtre, c'est peut-être un sentiment louable dans sa cause, bien que déplorable dans ses conséquences. Toi, cependant, qu'est-ce donc qui t'a mis l'épée à la main? Est-ce la vanité? est-ce l'appétit du sang, ou bien la curiosité de voir comment un homme se tord dans les dernières convulsions de l'agonie? Te représentes-tu une femme se jetant à moitié folle de douleur sur le corps de son époux, des enfants remplissant la maison veuve et tendue de noir de leurs lamentations, une mère qui demande à Dieu de la recevoir à la place de son fils dans son cercueil? Et c'est toi qui, par un amour-propre de tigre, as fait

toutes ces misères ! Tu veux nous égorger si nous ne te donnons pas le titre d'homme d'honneur ! Mais tu n'es pas digne du nom d'homme. Quand ton adversaire est tombé, tu t'agenouilles dans la boue détrempée par son sang, tu cherches à étancher les blessures que tu as faites, tu le secours comme si tu étais son meilleur ami ; mais alors, pourquoi le tuais-tu donc, misérable ? La société a bien à faire maintenant de tes remords ! Sont-ce tes larmes qui remplaceront le sang que tu as fait couler ? Toi, assassin à la mode, toi, meurtrier comme il faut, tu trouves des hommes qui te pressent la main, des mères de famille qui t'invitent à leurs fêtes ; ces femmes qui s'évanouissent à l'aspect du bourreau osent presser leurs lèvres sur les tiennes et te laissent dormir la tête sur leur sein. Mais ces hommes et ces femmes, ils ne jugent des choses que par leur nom : l'homicide qui s'appelle assassinat, ils en ont horreur, et celui qui s'appelle duel, ils l'applaudissent. Toutefois, ces applaudissements dont on t'environne, combien de temps as-tu à en jouir ? Tu n'as point trouvé de juge sur la terre, mais il est au ciel un juge qui t'attend et qui ne se laissera pas prendre à tes grands mots d'honneur. »

Voilà le raisonnement que se tenait le sage Benjamin ; pourtant le préjugé l'emporta sur la raison et il s'aligna bon gré mal gré, ce qui ne l'empêcha pas de trouver, quoique le hasard lui eût donné raison, que le duel était une mauvaise coutume peu digne de figurer à l'actif d'un peuple civilisé. N'est-il pas préférable, comme l'ont proposé quelques esprits supérieurs, de remplacer le duel, brutal restant d'une barbarie d'un autre âge, par un jury d'honneur à qui seraient soumis les griefs de chacune des parties. Ce jury rendrait justice et combattait les adversaires et s'il arrivait que l'un d'eux ne voulût pas en accepter les conséquences, la décision du jury serait rendue publique.

L'institution d'un jury d'honneur mettrait fin à cette déplorable habitude du duel ancrée dans nos mœurs ; on éviterait ces combats qui ne prouvent rien, et où la vanité est toujours plus engagée que l'honneur.

Le Diable n'ose pas espérer que ses conseils seront suivis, mais il est sûr que le duel vivra encore de longues années ; car la routine l'emportera longtemps, pour ne pas dire toujours, au grand regret de votre serviteur,

LUCIFER.

## AB HOC, AB HAC

Et pourtant elle tourne !  
(Galilée, revu et augmenté par Ponsard.)

« Et pourtant elle tourne ! » N'est-ce pas là l'éternelle devise de notre pauvre humanité ? Depuis le jardin témoin du bonheur et de la faute de nos premiers parents, cette fameuse phrase du malheureux astronome résume l'histoire des hommes et des peuples. Cercle vicieux dont les quatre points cardinaux sont l'Ignorance, l'Illusion, la Lutte, et enfin le Désenchantement, sans compter les innombrables points intermédiaires qui forment la rose des vents de nos passions.

Le moyen de résister à tant de courants divers, je vous le demande ? Eh bien ! oui ! Elle tourne, nous tournons ; tout tourne, tourne, tourne.... vraie ronde infernale qui se continue encore de par delà le trépas

jusque sur les sombres bords. Comment voulez-vous que dans ce tourbillon universel, les astres ne se permettent pas leur petite danse de Saint-Guy ! Les lois physiques n'eussent-elles pas prouvé ce mouvement des mondes, que l'induction morale en eût été une preuve suffisante....

Mais je vous vois déjà froncer le sourcil, charmante lectrice. « Où diable ce toqué veut-il en venir, vous dites-vous en aparté ? Je crois que si quelque chose tourne c'est sa tête ! » Eh ! par Dieu ! vous en êtes bien capable, belle mignonne, de plus forts y ont succombé, et je crois que s'il vous était donné de me contempler dans tous les rayonnements de ma splendeur infernale, la vôtre pourrait bien, à son tour.... Allons, bon ! que vais-je dire ? fat que je suis ! Voilà pourtant la conséquence de mes rapports avec les humains ; je suis aussi la victime de ce fatal mouvement de rotation.

Je ne veux donc pas, puisque cela vous offense, ma charmante, recommencer la sempiternelle histoire de ce kaléidoscope toujours changeant et toujours le même ; je livre seulement à votre féconde imagination ce point de départ de toutes les faiblesses humaines. Vous le connaissez aussi bien que moi et je ferais maladroitement injure à votre perspicacité en vous montrant que toujours (oh ! pardon !) presque toujours, la femme (voilà le grand mot lâché) est la cause de ce branle-bas universel....

Ah ! ne vous récriez pas. Vous m'avez pardonné d'avance ; d'ailleurs, n'est-il pas flatteur de vous savoir le centre unique vers lequel gravite toute chose ici-bas. Il est donc convenu, ma toute belle, que par vous et pour vous nous vivons, et que si parfois le mal trouve dans vos caprices l'infaillible moyen d'arriver à son but, c'est à vous aussi que nous devons le peu de bien dont nous sommes capables.

Permettez-moi, belle impitoyable, de dire encore en finissant, avec une légère variante, cette fois, la phrase de Galilée. Merci, mon Dieu, elle tourne !

ASMODÉE.

Lyon, 30 mars 1867.

## CROQUIS LYONNAIS

Les Petits Crevés, les Casseurs et les Voyous

Il est certaines gens qui ont une manie, une rengaine si vous voulez. Cette rengaine consiste à trouver le présent exécration et à rappeler le bon temps qui n'est plus. Je ne prétends pas discuter la perversité des mœurs du siècle et la précocité de la jeunesse, je prétends seulement offrir aux lecteurs du *Diable* l'exposé réel des us et coutumes de cette jeunesse.

La jeunesse se divise en trois classes bien distinctes. Les petits crevés, les casseurs et les voyous.

Procédons par ordre et commençons par mon premier titre, les petits crevés.

Le petit crevé est un diminutif du gandin, c'est le collégien récemment délivré des pions et des pensums : il a généralement de 15 à 19 ans, porte un binocle et donne 1 franc par mois à un coiffeur pour raser une barbe absente, et pour prolonger la raie de ses cheveux, jusqu'au milieu du dos. A 15 ans, il est sage encore, rentre à 9 heures, bois des boks, parle des femmes, mais n'en use pas : c'est l'enfance du petit crevé. A 17 ans, il parle toujours des femmes et commence à en user, et le soir si on lui demande : Où allez-vous, il répond invariablement. « A un rendez-vous ou bien chez une petite femme. » Le petit crevé est fat et si jamais il fait comme il dit une conquête, il s'empresse de la mener en un lieu public, où il brave impassible, les sourires des gens qui se moquent de lui. A 20 ans, l'œil hébété, le dos voûté, les moustaches noircies par le cosmétique, il pose pour l'homme blasé

et a constamment à la bouche, ces mots, si on lui parle d'une femme : Pour ça ne m'en parle pas, tu me fais suer.

Si vous désirez avoir le type parfait du petit crevé montez à neuf heures à la deuxième galerie de l'Eldorado ou au Casino, et là, au milieu d'une atmosphère obscurcie par la fumée des cigares et de pipes, environnés d'une vague odeur de tabac et de patchouli, vous verrez rouge et triomphant le jeune homme bien élevé et de bonne famille désigné sous le nom de petit crevé. Devenons moins comme il faut, et des hautains petits crevés descendons aux vulgaires casseurs. Vous avez dû les rencontrer, le dimanche, marchant de front, le chapeau monté sur l'oreille, fumant des cigares d'un sou et regardant les femmes sous le nez. Le casseur, c'est le commis, c'est l'ouvrier quand il est prétentieux ; il sort d'une école de second ordre, où il a appris beaucoup de polissonneries, de calcul et peu de grammaire. Le casseur ne se grise pas, il se soûle, avec le vin et l'absinthe. Quand il est de bonne humeur, il aime volontiers une femme, pendant un moment, mais l'accès passé, il tient en grand mépris ce bipède à chignon qui rapporte si peu et qui coûte si cher. Le casseur a un rêve, un beau rêve, morbleu, qui lui fait faire des économies. Ce rêve c'est de posséder une pipe d'écume de mer qu'il promène triomphalement à sa bouche, les jours fériés. Soit par rivalité, soit par jalousie, le casseur déteste le crevé qu'il désigne sous le nom de bistaud, et un de ses grands bonheurs c'est de pouvoir lui flanquer une tatouille que celui-ci, peureux et lâche, n'ose pas lui rendre.

Voilà le tableau de la jeunesse qui a reçu de l'instruction, mais à demi. Au prochain numéro, nous passerons à l'étude approfondie de ces pauvres hères, qui sans éducation, sans connaissances, livrés à eux-mêmes, commencent par s'appeler gones, continuent par se nommer voyous et finissent souvent par s'appeler voleurs.

UN GONE.

A une main féminine. — Une bonne action. Une leçon de grammaire. — Mot de la fin

J'ai lu votre lettre, charmante et vraie de tous points. Etes-vous bien réellement femme, et sous votre signature n'y a-t-il pas un déguisement de sexe ? Quoiqu'il en soit, nous aurions inséré votre missive, si elle eût été moins longue. La seule réponse possible est la fin du précédent article intitulé « Encore les femmes ». Je vous y renvoie et vous prie de le relire.

Plus que personne j'aime et je révère la femme.

Du reste, quel homme au cœur d'airain ne l'entourerait d'un saint respect et d'un pur amour quand on lui voit modestement accomplir des actes de la nature du suivant :

C'était pendant une giboulée de mars. La pluie fouettait dru les vitres des magasins. Dans une encoignure de porte, tenant serrée contre son sein une petite créature qui vagissait à fendre le cœur, une pauvre femme en haillons propres et soigneusement dissimulés, demandait l'aumône aux passants d'une voix faible et grelottante.

Une jeune dame s'approcha d'elle et de sa main mignonne et gantée glissa dans les langes de l'enfant un papier plié. Puis, accélérant le pas d'un air craintif et effarouché, elle disparut à l'angle de la rue voisine.

La mère anxieuse, déplia le papier.

C'était un billet de banque de 50 francs.

J'ai vu couler des larmes de reconnaissance sur les joues amaigries de la pauvre femme.

Je courus sur les pas de cet ange qui faisait l'aumône si mystérieusement et si magnifiquement.

Combien elle me parut belle ! et comme cette action simple et touchante l'entoura, à mes yeux, d'une auréole de vertu.

Ce qu'il y a de consolant, même pour un pessimiste, c'est de songer que ces faits ne sont pas rares et sont presque toujours accomplis, sans ostentation par une main féminine.

Beaucoup de belles actions de ce genre feront plus tard pardonner à l'humanité bien des fautes. et laveront bien des taches.

C'est Eve qui a perdu le Paradis terrestre ; Eve seule est capable de le reconquérir.

Voilà l'exemple. Riches et pauvres, profitez-en.

C'est, si je ne me trompe, une bonne leçon de charité, qui vaut mieux que certaine leçon de grammaire, donnée par un mauvais plaisant, à un fils de la blonde Germanie, pays des pipes en porcelaine, de la petite bière, de la choucroute et de l'entêtement.

— Je ne connais pas de langue plus difficile à apprendre, que la langue française, disait un Allemand.

— Pourquoi cela ? lui demanda-t-on.  
— Parce qu'elle fourmille de verbes irréguliers. Comme on le pria de citer un exemple :  
— Le verbe dormir entre autres, dit-il.  
— Eh bien ! le verbe dormir !...  
— Eh bien ! n'est-il pas des plus irréguliers, puisque, à ce que m'a appris mon professeur, un étudiant en médecine, très-fort au tric-trac et qui boit l'absinthe pure, il se conjugue ainsi :

*Je dors.  
Tu pionces.  
Il roupille.  
Nous tapons de l'œil.  
Vous battez la couverte.  
Ils piquent une romance.*

Un éclat de rire homérique et titanesque alla ébranler dans ses fondements la fontaine du Vert-de-Gris (lisez : des Terreaux), — auprès de laquelle se passait une scène non moins plaisante.

Un officier arrêtait un soldat, dans un état d'ivresse fortement prononcé.

— Fusilier Merluchon, vous êtes gris. Le soldat avec force gestes de circonstance et bon nombre de zig zags non classés en géométrie dans les différentes sortes de lignes :

— Faites excuse, mon lieutenant, je suis *châtain*.

ASTAROTH.

## LE DIABLE EN COLÈRE

CAUSERIE CRITIQUE.

En ce temps de concerts faut-il parler musique ? De ne m'y point connaître à bon droit je me pique ; Et dût-on, cher lecteur, me prendre pour un sot, J'avoue avoir la tête aussi grosse qu'un seau Lorsque mille instruments, ou de bois ou de cuivre, Ligués avec cent chœurs, viennent à me poursuivre. Au piano d'abord mes nerfs sont agacés, Puis mes sens au forté restent bouleversés. Les notes sont pour moi des gouttes d'eau bénite, Et comme un possédé je remue et m'agite. Mais, si je dois aux mœurs céder absolument, Je saurai m'en tirer par un expédient, Et ma tâche aujourd'hui devient des plus aisées : Plagiaire indiscret, j'emprunte les pensées, La facture du vers, la phrase, et pille enfin Jusqu'aux mots de Cricri, mon complaisant cousin. Copier son prochain maintenant est de mode : C'est là, je le confesse, une triste méthode ; Mais combien je connais d'œuvres, qu'un tel signa, Qui des pensers d'autrui sont un vulgaire *ana*...

Thème. — Mesures musicales.

Fille de l'empyrée, ô Musique divine,  
Dans ton rapide vol ou dans ta gravité  
Des Nombres tu subis l'inflexibilité.  
Ils sont ainsi que toi de céleste origine ;  
Et, dès tes premiers pas par leur soin dirigés,  
De mesurer ta course ils ont été chargés.  
De tendresse ou de gloire occupant ta pensée,  
Sur l'autel de l'Amour veux-tu porter ton cœur,  
Ou guider nos guerriers sur le champ de l'honneur ?  
Va ! Que ta marche soit quatre fois cadencée.  
Mais pour nous amener au banquet du bonheur,  
De tes pas, ma déesse, abrège la lenteur...  
Procéder en mesure est ton unique thème ;  
Et puisque ta nature et le veut et le doit,

T'enfermer dans un cercle ou plus ou moins étroit,  
Sans jamais t'écarter, tel est l'ordre suprême !...

Variation.

Chaque être a sa mesure, hormis le Créateur,  
Dont l'infini peut seul limiter la grandeur ;  
Mais ses créations aux degrés qu'il indique  
S'échelonnent, suivant un ordre numérique.  
Tout corps doit concourir physiquement au bien,  
Le soleil tient son rang, et l'atome le sien.  
La nature animée a ses lois immuables,  
Et l'homme a la morale et ses principes stables.  
Cependant l'homme est libre, et cette liberté  
Est le bien le plus grand dont il ait hérité.  
Peut-il donc se flatter d'user d'indépendance,  
Lorsque de la morale il subit la puissance ?  
L'une vers l'infini veut prendre son essor,  
L'autre indique une borne. Où donc sera l'accord ?  
La liberté n'est pas « ce qu'un vain peuple pense : »

Cette chose sans frein qui frise la licence,  
C'est le droit d'agir bien en suivant son chemin,  
Sans empiéter jamais sur les droits du voisin.  
Quelque position qu'on occupe sur terre,  
Le domaine d'autrui nous borne notre sphère.  
Il est limité à tout ! Les libertés des rois  
Cessent lorsque du peuple ont commencé les droits !  
Et quand notre conduite a sa ligne tracée,  
Quand régulièrement notre marche est fixée,  
Agiions, avançons d'autant plus lentement  
Qu'il convient de marcher ou d'agir sagement ;  
Et sans légèreté, quoique libre d'allure,  
Sachons bien à chaque acte appliquer sa mesure :  
Volons rapidement sur l'aile du plaisir,  
Et du bonheur permis hâtons-nous de jouir.  
Mais lorsque le devoir nous réclame à l'ouvrage,  
Procédons avec calme, et, sans perdre courage,  
Trois fois et quatre fois mesurons et pesons :  
Hasard n'a rien à voir à ce que nous faisons !...  
Si bas soit-il placé, que l'homme en tout s'applique  
A mesurer sa vie ou privée ou publique,  
Et qu'il n'allègue point sa médiocrité :  
De simples éléments font la société !  
La Musique sait bien d'un faisceau de mesures  
Faire un bruyant éclat ou de tendres murmures  
Où chaque note, eût-elle une mince valeur,  
A sa place, en son temps figure avec honneur :  
Ainsi, des plus obscurs chaque voix réunie  
Créera, selon sa force, une immense harmonie  
Qui s'appellera Peuple, et saura tour à tour  
Gronder comme un tonnerre ou dire un chant d'amour.  
Alors vous qui de Dieu tenez votre puissance,  
Vous que la Nation a pris pour Providence.  
A ce sourd roulement, à ce cri de bonheur,  
Arrêtez votre marche ou redoublez d'ardeur ;  
Voyez si votre peuple ou sourit ou s'il gronde,  
Votre mesure est là, vous qui jugez le monde !

— A mon avis Cricri devrait, non sans raison,  
Pour certain journaliste allonger sa leçon,  
Et, le bâton en main, lui faire enfin comprendre,  
Lorsque rempli de fiel il s'acharne à l'épandre,  
Qu'en comblant la mesure il la doit avaler  
Sans que de sa noirceur il cherche à nous souiller.  
Mais puisque le Progrès enregistra sa cause,  
Quoique bien maltraité moi, Diable, je propose  
D'user de mon trident comme diapason  
Pour ramener l'accord et mettre à l'unisson  
Notre criard avec ses amis de la veille  
Dont les notes aussi nous écorchent l'oreille...  
Assez !... Tu vois, lecteur, par cet échantillon  
Que pour moraliser la Musique a du bon :  
Cricri même en extrait tout un cours de logique !  
Pour moi j'aimerais mieux que deux cents coups de trique,

Mesurés sur mon dos, me couchent sur le sol,  
Et mon âme aux enfers prête à prendre son vol ;  
Voir les musiciens, dansant la farandole  
A l'entour de mon corps, chanter à tour de rôle :  
« C'est bien fait pour ce fat mis dos rez sol assis !!! »  
— Ah ! diable, quel affreux calembour j'ai commis !

LE DIABLE.

## FEUX-FOLLETS

V

Or, il est bien entendu que pour se procurer le plaisir de danser une éternelle fricassée dans le chaudron de messire Diabolos, il faut laisser sa défroque et son masque au misérable vestiaire des infirmités humaines.

Cela ennuie quelquefois ; mais il en est toujours ainsi quand on est obligé de changer d'habitude.

D'ailleurs, cette nécessité n'est pas sans avantage.

Une intelligence des plus huppées, parmi celles qui hantent la machine terrestre, s'écriait naguère : « La mort possède un bon côté, celui de mettre fin à la vieillesse. » Sans compter une infinité d'autres côtés, non moins agréables. Il faut reconnaître qu'elle n'avait pas tous les torts, cette chère intelligence : un vieillard, eût-il le Diable au ventre ou dans sa poche, a presque toujours aussi le grave défaut d'être radoteur : témoin le père Saturne.

Ah ! j'oubliais de vous dire que je suis allé lui faire visite. Il y a quelques soirs, à ce bonhomme antique. Oui, je me suis permis cela, histoire d'amuser le Temps, qui avait des façons de porc-épic ; histoire encore de badiner avec les Heures, ces petites demoiselles capricieuses, si gentilles, parfois, et souvent si maussades pendant les longues et interminables veillées d'hiver.

Donc, ce soir-là, le pauvre cher hôte n'était point très-aimable, tant s'en fallait ; j'affirmerais même qu'il avait l'humeur semblable à celle de ces prétendus savants, personnages vains et doublés d'outrecuidance qui s'imaginent tout connaître, excepté l'art de vivre avec les hommes. Néanmoins je m'empressai de lui offrir mes civilités, lorsque à l'énoncé de cette formule banale, consacrée au charmant pays de Gaule : Comment vous portez-vous ? le barbon, contumier d'extravagances, me tendit, pour toute réponse, une carte où je lus ces mots :

« Le Temps est pris de fièvre ; mais, si vous n'êtes médecin, que vous importe ? »

« La folie des hommes augmente en raison de leur orgueil ; mais, si vous n'êtes Dieu lui-même, que pouvez-vous y faire ? »

— Palsambleu, mon compère ! Je ne suis ni Dieu, ni médecin, ni même journaliste ; mais j'ose me croire un franc lutin, possédant autant de cœur que de tête et prenant le Diable par la queue, afin d'y faire sauter maintes sottises, turpitudes ou ridicules, s'il est vrai, comme on le prétend, qu'il en existe en ce très-bas monde ; aussi, n'était mon respect à l'endroit de votre hospitalité, j'aurais hâte, je l'avoue, d'y voir danser gentiment vos sombres hallucinations.

« Mes hallucinations ! reprit Saturne, avec un beau mouvement d'immortel indigné, vous en parlez bien à votre aise, il me semble. »

« Ah ! ce sont des hallucinations qui m'inspirent : mépris ou pitié pour cet être, pétri de fange et de vanité, qu'on appelle l'homme ; ce sont des hallucinations qui me démontrent la fausseté de ses principes, de ses doctrines de sa conscience, la duplicité mensongère qui caractérise ses actes, ses pensées, ses sentiments et rendent dignes de suspicion les plus hautes manifestations de son âme, aussi bien que les élans prétentieux de son très-pitoiable esprit. »

— Vous le prenez sur un ton...

« Eh ! sans doute ! Ne les entendez-vous pas, là-bas, là-bas, ces tout petits êtres si pleins d'eux-mêmes qu'il faut bien finir par en rire, ne les entendez-vous pas s'écrier :

« — Le temps est dur... Le temps est affreux... On ne peut plus vivre par le temps qui court... Saturne dévore ses enfants. — Enfin, les mirmidons sont tous blancs d'innocence, tandis que je suis le seul coupable ! »

— Calmez-vous, basardai-je.

« Oui, c'est moi, seul, qui cause leurs maux ; c'est moi qui les dévore, n'est-il pas vrai ? Je les moissonne d'abord ; non, je les fauche, *ab hoc et ab hac* ; ensuite, je me les ingurgite les uns après les autres... C'est bien cela... Mais, cornes du Diable, d'où vient alors que je suis si maigre ? C'est un manger mortifié que cette marchandise-là ?... »

(La suite au prochain numéro).

TRILBY, Latin.

AVIS DIABOLIQUE

Le patron de la rue de l'Impératrice qui, faute d'attention, se permet d'ouvrir les lettres de ses commis, est prévenu que le Diable, indigné dès longtemps de son petit manège, lui montrera bientôt l'emploi qu'il sait faire de ses cornes et de ses griffes, si ce honteux tripotage ne cesse pas immédiatement.

On désirerait que Mimi-Chignon cessât de trainer à son bras le jeune agneau qu'elle exhibe chaque jour. Si elle refuse de se rendre à notre paternel avis, nous la prévenons qu'elle s'expose aux manifestations fort peu agréables qui lui ont fait maudire un des jours gras.

Le commis de Perrache dont la femme mourrait de faim sans le secours d'une main charitable, est prévenu de dépenser dans son ménage l'argent qui lui sert à entretenir une cocotte et sa nichée, s'il ne veut pas que nous le fassions clairement connaître.

Le monsieur décoré qui se fait mener en fiacre chez des modistes pour y partager les festins qu'il paie, fait ignorer du mari d'une de ces trois modistes, est prié de se cacher un peu plus lorsque le fiacre vient l'attendre le soir dans une rue aboutissant à l'Hôtel-de-Ville.

L'emballeur qui arrête les tisseuses dans l'allée du numéro de la rue de l'Arbre-Sec et les conduit dans les petits salons, est prévenu d'avoir à cesser ce manège, s'il tient à ce qu'on ne lui arrache pas sa barbe blanche.

MAISON MEUBLÉE

Il existe dans certains quartiers, des maisons borgnes, basses, étriquées, aux vitres couvertes de taches de papier, aux murs lézardés, aux portes vermoulues aux volets qui penchent sur leurs gonds déchaussés.

Comme elles ont l'air de se cacher, honteuses de leur déguenillé, baissant vers le sol leurs pignons dénudés de tuiles, comme un mendiant sa tête que la misère a rendue chauve. L'œil du passant est attristé, lorsque son regard rencontre l'une de ces maisons, vrais pandémoniums où se coudoient et vivent côte à côte, dans un péle-mêle fantastique, le vice aux abois, la vertu ignorée et l'insouciance dans la misère.

L'écriteau placardé au-dessus de la porte, où s'étaient avec une orthographe de fantaisie, les deux mots : *Maison meublée*, en font l'asile obligé de toutes les existences vagabandes.

Là se cachent : Le spéculateur audacieux qui trouve des maris aux filles, des capitalistes aux inventeurs, des places aux cuisinières en rupture de probité; qui, au besoin, vendra des contremarques à la porte d'un théâtre et se chargera du recouvrement des créances douteuses, sorte de Robert-Macaire caméléon, réduit à dîner d'un radis et à coudre les basques de son habit pour dissimuler les déchirures de son pantalon.

La pauvre créature, peut-être plus malheureuse que coupable, qui en glissant sur le pavé boueux d'une grande ville, n'a pas su, profitant de la souplesse féline dont la nature l'a douée, sauter sur le marchepied d'une victoria, au lieu de rouler dans un cloaque dont la fange reste à sa robe.

Et à côté. L'ouvrier laborieux suant au travail quotidien, toutes ses sueurs, pour une épouse qu'il aime, mère d'enfants rachitiques et étioles, qui elle, mourra d'une gastro-entérite, parce que les salaires de son mari sont impuissants à lui procurer une nourriture saine. Et puis, un beau jour, on trouve un corps de plus à la morgue.

Un peu plus haut, dans une mansarde, à côté du pot de fleurs traditionnel, égayant son aiguille avec ses chansons, la jeune fille qui travaille; sage parce qu'elle le veut et qu'elle a du courage; pauvre parce qu'elle n'a pas d'ambition; dont le présent est riche d'avenir et qui ne perdra rien de tout cela, aiguilles,

chansons, vertu, avenir parce qu'elle ne songe pas à échanger son soulier contre des bottines à glands et sa jupe d'indienne contre un jupon empesé.

Puis enfin, dans un coin, n'importe où, l'étudiant, n'ayant qu'une pensée, la gloire; qu'une habitude le billard; faisant des vers quand il ne sait comment dîner; rêvant de Juliette quand il n'a plus d'or pour Phryné; étudiant peu, dormant beaucoup, et, somme toute, content de lui et des autres, fort disposé, pour peu qu'on l'en prie, à faire chorus avec le docteur Pangloss.

Quel mot! *La Maison Meublée!*

C'est-à-dire l'oreiller mercenaire sur lequel la prostitution clandestine pose sa tête affaiblie par la faim et ferme dans un repos agité ses yeux rendus vitreux par la fièvre de la débauche.

Le repaire où s'écoule l'existence aléatoire de ces bohèmes de la fortune, qui pour arriver à la richesse posent un pied hasardeux dans le chemin du baigne.

L'asile où se débat la probité d'un vaillant travailleur sous les étreintes de la rapace intelligence d'un industriel millionnaire.

Le nid de la fauvette qui perdrait ses chansons si elle perdait ses ailes.

Le laboratoire d'où sortira peut-être plus tard un nom coulé en bronze sur nos places publiques.

Voilà ce que disent à l'esprit ces deux mots : *Maison meublée*, gros de drames poignants et de courageuses luttes contre la destinée.

MÉLUSINE.

DIABLERIES

**Benoitonerie.** — Au Musée, devant *Daphnis et Chloé* :

Fanfan (à plein gosier) : A quoi donc qu'ils s'amusement, ces deux là ?

Sa sœur aînée (entre ses dents) : Ils pelotent, en attendant partie.

Un corroyeur lyonnais écrivant à son fils, en études dans un pensionnat de la commune de Cuire, fit ainsi la suscription de sa lettre :

A M. Jobardeau, fils, élève à l'institution de Cuirs.

THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE. — Le jeudi 28 mars a eu lieu la reprise de la *Traviata*.

L'opéra de Verdi avait attiré du monde. Il a été, du reste, fort bien interprété. M<sup>me</sup> Baretti et M. Peschard s'y sont fait vivement applaudir.

Ce succès n'a influé en aucune façon sur celui de l'*Africaine*. La foule y abonde toujours, et chaque soir, le contrôle refuse des places.

Nous n'aurons plus que quelques représentations de l'œuvre posthume de Meyerbeer, avant la fin de l'année théâtrale. Il faut se dépêcher d'aller entendre cette belle musique et voir cette magnifique mise en scène. Pour cela je vous conseille de prendre vos billets six jours d'avance, si vous voulez avoir des places.

Le concert de M. J. Luigini a été fort beau. On y a surtout remarqué M<sup>me</sup> Meillet, dans l'air d'*Oberon*; M<sup>me</sup> Sallard, MM. Faivret et Barrielle dans les duos tirés du *Gui de Chêne*, opéra de notre regretté ami, Jules Ward; M. Reuchsell, violoncelliste, et M. Fargues, hautbois distingué.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS. — La reprise des *Filles de Marbre* n'a pas été heureuse, quoique fort bien interprétée par MM. Paul Bondonis (Desgenais) et Train (Raphaël).

Le spectacle de mardi dernier était vraiment attrayant et le public a montré toutes ses sympathies au bénéficiaire, M. Henry.

Le principal attrait de la soirée était *Galilée*. La réputation de cet ouvrage, plutôt didactique que dramatique, avait complètement garni la salle des Célestins. L'œuvre de M. Ponsard renferme certainement de beaux vers, de belles tirades, mais elle manque presque complètement d'action. L'intrigue est à peu près nulle, et l'on comprend qu'elle n'a eu pour but que de servir de cadre à des leçons d'astronomie très-

poétiquement écrites, mais qui malheureusement n'offrent aucun intérêt, le public se partageant en deux classes : celle des gens instruits qui, en fait d'astronomie, en savent maintenant plus que Galilée, et celle de ceux qui ne le sont pas, pour qui les démonstrations poétiques de Galilée sont lettres closes.

La pièce a été rendue aussi bien que possible par M. Butaud (Galilée), M<sup>me</sup> D'Herblay (Antonia), M<sup>me</sup> Abit (Elvia) et de M. Train (Taddeo). En somme *Galilée* a obtenu un succès d'estime.

La *Confession d'un Enfant du siècle*, de Rochefort et de notre compatriote Pierre Véron a beaucoup amusé. M. Stanislas a fait un type très-cocasse de l'amoureux.

La *Vie de Garrison* a des longueurs, mais cependant ne manque pas d'intérêt. MM. Martin, Lamy, Stanislas et la charmante M<sup>me</sup> Prévieux ont été fort bien dans les rôles dont ils étaient chargés. Ce n'est pas une maigre tâche que d'avoir à soutenir une pièce dont la charpente se rapproche de l'ancien genre.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. — Malgré le succès obtenu jusqu'à ce jour par le *Pied de Mouton*, cette féerie va bientôt désertier l'affiche. Dimanche 7 avril, aura lieu irrévocablement sa dernière représentation. C'est dommage; nous n'aurons plus le plaisir d'applaudir M<sup>mes</sup> Blanchereau et Treille, qui sont charmantes et qui chantent d'une façon ravissante et si mutine le boléro : *C'est le soleil de l'Espagne*. Il en sera de même de MM. Blanchereau et Douat, qui excitent si souvent le rire du public. Mais hâtons-nous de dire qu'avec des artistes aussi consciencieux nos bravos ne les abandonneront pas longtemps et qu'ils viendront bien vite les rejoindre dans d'autres ouvrages.

Après la féerie, M. Blanchereau va attaquer le répertoire.

Dans mon prochain article j'espère pouvoir livrer au public le tableau de la troupe dont M. Blanchereau s'est assuré le concours.

Aux cafés-concerts les succès se maintiennent. M<sup>me</sup> Busseuil-Goudesone est toujours la reine à l'Eldorado, qui va bientôt la perdre. Dans cet établissement, une nouvelle étoile vient d'apparaître, M<sup>me</sup> Maria Poncelet.

Au Casino, le chignon de M<sup>me</sup> Gandon continue à faire rire. Et M<sup>me</sup> Killian est de plus en plus charmante. Le public le lui dit assez par ses bravos.

La permission de chanter en costume, de se grimer et de chanter la saynète, dont parlent les journaux de Paris, atteindra-t-elle Lyon? Je me le demande. Mais je le souhaite, car je ne trouve rien de plus cocasse que de voir un artiste en habit noir et en gants blancs, représentant un troupière, un titi ou un Auvergnat. Où est l'illusion? Je me le demande encore.

EAQUE.

CHARADE

Un mortel par trop plein d'esprit  
De mon premier se qualifie,  
Quoique pourtant il signifie  
Un acte digne de mépris.

Mon second autrefois fut appelé barbare  
Cependant aujourd'hui plus d'un humain s'en pare  
Mon dernier est muet mais joint à mon second,  
Ils ont dans leur accord un glorieux renom.  
Unis tous trois ils font triste grimace  
Ils ont une cruelle face.

TIREBINETTE.

CORRESPONDANCE

*Une main féminine.* — La réponse d'Astaroth insérée dans le numéro du 30 mars n'est pas à ton adresse.

*Mimi Bébé.* — Nous n'insérons pas tous les envois qui nous sont faits, mais nous acceptons le tien pour t'encourager.

*Pauvre-Diable.* — J'ai été dur, pardonne-moi.

*Isny-Bey.* — Merci, passera.

*Puit-Pelut.* — Je vais aux renseignements.

*J. X.* — Viens chercher ta prime.

*A. B. C.* — Tu te fâches. Jé ne sais trop pourquoi.

*Parvulus.* — Au prochain numéro.

*Elisabeth.* — Tu nous caches ton nom belle Céline, tes paroles ne sont pas comme le velours de ton préféré B...he.

*Ab-el-Haken.* — Ce n'est pas de toi dont il a été question.

Le Rédacteur-Gérant : NOVÉ.